



HAL
open science

Les Années d'Annie Ernaux (2008), une “ autobiographie collective”

Isabelle Charpentier

► To cite this version:

Isabelle Charpentier. Les Années d'Annie Ernaux (2008), une “ autobiographie collective ”. Damlé Amaleena; Rye Gill. Aventures et expériences littéraires : écritures des femmes au début du vingt-et-unième siècle, Rodopi, pp.75-92, 2014, 978-90-420-3841-7. hal-03688668

HAL Id: hal-03688668

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03688668>

Submitted on 5 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0
International License

Article paru dans : Damlé (Amaleena), Rye (Gill) [dir.], *Aventures et expériences littéraires : écritures des femmes au début du vingt-et-unième siècle*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, pp. 75-92.

Les Années (2008), une « autobiographie collective » : Annie Ernaux ou l'art littérairement distinctif du paradoxe

Isabelle Charpentier

Résumé :

Approfondissant une démarche littéraire distinctive, fondée sur l'art de concilier les contraires, c'est un nouveau label en forme d'oxymoron, celui d'« autobiographie impersonnelle » et « collective » qu'Annie Ernaux propose pour qualifier le projet narratif spécifique des *Années* (2008). Ce « récit-fusion » sur le temps et la mémoire couvre soixante ans, de la période d'enfance de l'auteure dans l'immédiat après-guerre jusqu'en décembre 2006. Fusionnant mémoire individuelle et mémoire collective, c'est « de l'extérieur » que l'écrivaine cherche à raconter sa vie et, indissociablement, celle « des autres », ses contemporains, sur plus d'un demi-siècle. Formellement complexe et novateur dans sa conception, l'ouvrage affiche l'ambition de rendre palpable l'histoire sociale d'une époque en la passant au tamis d'un « je » omniprésent, mais qui semble pourtant constamment nié. En construisant une sorte de récit de vie sans « vécu », Annie Ernaux évoque la période de sa propre existence non sous l'angle de sa vie personnelle, mais en effectuant une radioscopie objectivante de l'évolution de la société de son temps. Pour éviter l'écueil nostalgique, un tel projet, qui se joue des frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie, suppose une réflexion approfondie sur la forme narrative « juste ». C'est ce cheminement intellectuel, tant esthétique que politique, que l'article se propose de retracer, en explicitant le choix par l'écrivaine de procédés littéraires renouvelés.

Ainsi que le souligne Élise Hugueny-Léger, depuis les années 1990, « la relation particulière instaurée entre *je* et les autres »¹ dans l'œuvre d'Annie Ernaux invite à penser la place qu'elle occupe au sein des récits autobiographiques féminins produits en France, et des études critiques, féministes ou non, anglo-saxonnes ou, plus récemment, françaises, menées dans une perspective comparatiste ou pas, prenant ces textes pour objets². L'une des interrogations récurrentes de la critique universitaire porte sur la difficile qualification générique des récits de l'écrivaine. Nul doute que cette réflexion risque encore d'être compliquée avec la parution en 2008, dans la collection Blanche chez Gallimard, des *Années*.

Approfondissant une démarche littéraire distinctive, fondée sur l'art de concilier les contraires, c'est en effet un nouveau label en forme d'oxymoron, celui d'« autobiographie collective » ou « impersonnelle » qu'Annie Ernaux propose pour qualifier le projet narratif spécifique de cet opus. Une citation d'Ortega Y Gasset l'inaugure : « Nous n'avons que notre histoire et elle n'est pas à nous », appuyée par un extrait de Tchekhov :

¹ Élise Hugueny-Léger, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression* (Oxford : Peter Lang, 2009) : 14.

² Pour des exemples de tels travaux, cf. Lyn Thomas, *Annie Ernaux : An Introduction to the Writer and her Audience* (Oxford : Berg, coll. « New Directions in European Writing », 1990) ; Denis Fernandez-Récatata, *Annie Ernaux* (Monaco : Éds. du Rocher, coll. « Domaine français », 1994) ; Michael Bishop, éd., *Thirty Voices in the Feminine* (Amsterdam : Rodopi, 1996) : 111-118 ; Claire-Lise Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur* (Amsterdam/Atlanta : Rodopi, coll. « Monographie en littérature française contemporaine », 1996) ; Michèle Bacholle, « Annie Ernaux », dans *Un passé contraignant : Double Bind et transculturation* (Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 2000) : 27-70 ; Monique Saigal, *L'Écriture : Lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf et Annie Ernaux* (Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 2000) ; Siobhán McIlvanney, *Annie Ernaux : The Return to Origins* (Liverpool : Liverpool University Press, 2001) ; Michèle Chossat, *Ernaux, Bâ, Redonnet et Ben Jelloun : Le Personnage féminin à l'aube du XIX^{ème} siècle* (New York : Peter Lang, coll. « Francophone Cultures and Literatures », 2002) ; Alison Fell, « Recycling the Past : Annie Ernaux's Evolving *écriture de soi* », dans *Nottingham French Studies* 41, n° 1 (Spring 2002) : 60-69 ; Alison Fell, *Liberty, Equality, Maternity in Beauvoir, Leduc, Ernaux* (Oxford : University of Oxford Press, coll. « Legenda », 2003) ; Nathalie Morello et Catherine Rodgers, eds., *Nouvelles écrivaines : Nouvelles voix ?* (Amsterdam/New York : Rodopi, 2002) : 7-45 ; Fabrice Thumerel, éd., *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux* (Arras : Artois Presses Université/SODIS, 2004) ; Hugueny-Léger, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression* ; Danielle Bajomée et Juliette Dor, eds., *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi* (Paris, Klincksieck, coll. « Circare », 2011).

On nous oubliera. C'est la vie, rien à faire. Ce qui aujourd'hui nous paraît important, grave, lourd de conséquences, eh bien, il viendra un moment où cela sera oublié, où cela n'aura plus d'importance.³

Ces épigraphes énoncent d'emblée le principe de la démarche d'écriture, tandis que les deux phrases qui respectivement ouvrent et clôturent le récit en précisent le projet : « Toutes les images disparaîtront. [...] Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais. »⁴ On y trouve dévoilée la « (ré)solution scripturale » de l'écrivaine de « conjurer la perte »⁵, le temps et la mort, dans la droite ligne de ses ouvrages précédents, mais en s'autorisant désormais une ampleur et une ambition nouvelles : ce dernier opus couvre en effet soixante ans, de la période d'enfance de l'auteure dans l'immédiat après-guerre – née en 1940, Annie Ernaux a grandi dans la modeste épicerie-café que tenaient ses parents, anciens ouvriers d'origine paysanne, dans la petite ville normande d'Yvetot – jusqu'en décembre 2006, en pleine campagne pour l'élection présidentielle. Fusionnant mémoire individuelle (autobiographie) et mémoire collective, historique (historiographie), c'est « de l'extérieur » que l'écrivaine cherche à raconter sa vie et, indissociablement, celle « des autres », ses contemporains, sur plus d'un demi-siècle.

Ce « récit-fusion » sur le temps et la mémoire apparaît formellement complexe⁶ et novateur dans sa conception : il ne s'agit ainsi ni d'un document d'histoire contemporaine, ni d'un roman, ni même de mémoires au sens traditionnel du terme, mais plutôt « de mémoires au pluriel, celles de gens et non la [sienne]. »⁷ Le récit affiche clairement l'ambition de rendre palpable l'histoire sociale d'une époque en la passant au tamis d'un « je » omniprésent, mais qui semble pourtant constamment nié. En construisant une sorte de récit de vie sans « vécu », Annie Ernaux évoque la période de sa propre existence non sous l'angle de sa vie personnelle, mais en effectuant une radioscopie objectivante de l'évolution de la société de son temps, avec les changements de comportements, de modes de vie, de croyances collectives et de langage qui l'accompagnent.

Dans le récit lui-même, comme dans les nombreuses interviews que, fidèle à sa pratique antérieure, elle accorde dans la presse à sa sortie, l'écrivaine explique que ce sont tout à la fois la perte du « sentiment d'avenir »⁸ et un nouveau « sentiment d'urgence »⁹ de fixer ce qui fuit, de laisser une trace de soi qui soit indissociablement une trace des autres, qui ont rendu vitale l'élaboration de ce que, dans ses brouillons, elle qualifie explicitement d'« autobiographie impersonnelle »¹⁰ et « collective » – qui inclurait, prolongerait et dépasserait les précédentes –, alors « encore à l'état d'ébauche et de milliers de notes, qui double son existence depuis plus de vingt ans. »¹¹ Régulièrement malmenée, comme j'ai déjà pu l'évoquer ailleurs¹², par une partie de la critique depuis la parution du très controversé *Passion simple* en 1992¹³, l'agrégée de lettres n'a de cesse, au moment de la publication des *Années*, d'exposer la lente maturation de ses interrogations sur la forme narrative « juste » et de multiplier les gages de la qualité du travail littéraire que son niveau d'exigence suppose. Comme tout auteur « de littérature » digne de ce nom, statut que lui ont longtemps contesté de nombreux critiques de manière de moins en moins euphémisée¹⁴, elle en met en scène la lente maturation, répétant à l'envi qu'issu d'un long cheminement littéraire et intellectuel, mais aussi d'une réflexion sociale et politique sur le rôle et la forme de l'écriture, elle porte ce projet depuis très longtemps, et

³ Anton Tchekhov, dans Annie Ernaux, *Les Années* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 2008).

⁴ Annie Ernaux, *Les Années* : 11, 242.

⁵ Fabrice Thumerel, « États critiques/écrits critiques : Entretien avec Annie Ernaux » (juin 2007), www.libr-critique.com (visité le 3 septembre 2012).

⁶ Cf. Maite Snauwaert, « *Les Années* d'Annie Ernaux : La Forme d'une vie de femme », dans *Critical Review of Contemporary French Fiction* 4 (2012) : 102-113.

⁷ Annie Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot », dans *Lire* (février 2008) : 84.

⁸ Annie Ernaux, *Les Années* : 236.

⁹ *Ibid.*, 237.

¹⁰ *Ibid.*, 240.

¹¹ *Ibid.*, 237.

¹² Cf. Isabelle Charpentier, « Des passions critiques pas si simples... Réceptions critiques de *Passion simple* d'Annie Ernaux », dans Juliette Dor et Marie-Élisabeth Henneau, éd., *La Femme et le livre* (Paris : L'Harmattan, coll. « Des Idées et des femmes », 2006) : 231-242 ; Isabelle Charpentier, « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux : Ambivalences et malentendus d'appropriation », dans Fabrice Thumerel, éd., *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux* : 225-242 ; Isabelle Charpentier, « De corps à corps : Réceptions croisées d'Annie Ernaux », dans *Politix* 27 (1994) : 45-75.

¹³ Annie Ernaux, *Passion simple* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1992).

¹⁴ En ce sens, la quasi-unanimité de l'éloge critique des *Années* – les commentateurs, une nouvelle fois sans doute désarçonnés par la forme du texte, convoquent ainsi pêle-mêle d'illustres quoique peu cohérentes filiations (de Beauvoir à Proust, en passant par Maupassant et Péguy, sans oublier Genêt, Leiris, Nizan, Pavese, Tchekhov ou Woolf...) – rompt assez largement avec les réceptions des précédents récits.

qu'il était présent à l'état latent alors qu'elle rédigeait ses ouvrages antérieurs. En témoigne l'entretien accordé à *Télérama* au moment de la sortie du livre :

J'ai d'abord écrit par besoin de saisir la totalité de l'existence écoulée derrière moi, qui constitue une histoire de femme. [...] C'était dans la seconde moitié des années 80, j'avais 45 ans alors, deux fils adolescents, et le sentiment d'avoir vécu beaucoup de choses, d'avoir traversé des circonstances et des événements qui faisaient que ma vie, déjà, avait un caractère historique. [...] Il ne restait rien de « tangible » du monde que j'avais traversé, enregistré en moi, il fallait donc l'écrire. [...] Je désirais écrire cela, c'était en moi, mais se posait la question de la forme.¹⁵

Par quelles modalités d'écriture, après de multiples tâtonnements et hésitations, Annie Ernaux a-t-elle résolu les questions formelles inhérentes à son projet singulier, qui cherche à faire « ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire »¹⁶ ? De quelles ressources use-t-elle « pour reconstituer un temps commun, [...] pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire »¹⁷, sans tomber dans l'écueil nostalgique ? Quels choix stratégiques cruciaux se sont imposés afin de « saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant »¹⁸ ? Quel type de pacte de lecture l'écrivaine souhaite-t-elle ainsi instaurer ? Après trente-cinq ans de carrière littéraire, comment et pourquoi, par de tels procédés, Annie Ernaux cherche-t-elle à marquer durablement sa différence esthétique, en proposant une voie(x) nouvelle, littérairement distinctive ? Ce sont ces quelques questions que je me propose ici d'éclairer.

Une « autobiographie collective » entre auto-, homo- et hétérodiégèse...

Il convient d'abord de rappeler que si dans les deux chroniques ethnographiques de la vie ordinaire que l'écrivaine a produites par le passé (*i.e.* les brefs « journaux intimes extérieurs »¹⁹ – Ernaux, 2004 – qualifiés par l'auteure de « récits transpersonnels »²⁰ ou d'« ethnotextes », *Journal du dehors* paru en 1993²¹ et sa suite, *La Vie extérieure*, publié en 2000²²), le « je » de la narratrice tendait déjà à se mettre en retrait, il va disparaître dans *Les Années*. Mettant en scène la généalogie de ce « récit total », la quête d'une forme « juste » pour ses textes étant, depuis plusieurs décennies, au cœur même de sa réflexion indissociablement littéraire, sociale et politique, Annie Ernaux souligne les hésitations formelles qui l'ont jalonnée, et explique que c'est dans le procès d'écriture que ces questions formelles vont se résoudre et des choix cruciaux s'imposer : pour « dire l'histoire d'une femme et l'histoire du monde autour d'elle, sans dissocier l'un de l'autre »²³, l'écrivaine radicalise la logique d'écriture et ses modalités, et choisit de remplacer la première personne du singulier de l'autobiographie traditionnelle par des pronoms de la troisième personne du singulier, qu'ils soient féminin (ce « elle » incarné par intermittence dans des clichés photographiques, et immédiatement situé dans un contexte historique, social et politique – cf. *infra*) ou indéfini (« on »), ou par le pronom de la première personne mais du pluriel cette fois, le collectif « nous », en vue de signifier le partage d'expériences par une génération, un genre (« les femmes ») ou un grand nombre de personnes (« les gens »). Elle oscille ainsi constamment entre auto-, homo- et hétérodiégèse. Sauf à la fin de ce récit collectif couvrant plus d'un demi-siècle, Annie Ernaux n'apparaît en effet jamais directement dans les faits qu'elle rapporte en narratrice hétérodiégétique. Mais elle est indissociablement homodiégétique puisqu'elle est (omni)présente derrière ce « elle », son double, qui lui permet de trouver le ton et la distance « justes » pour évoquer la femme qu'elle a été et ne sera jamais plus. Elle n'est pas alors simple témoin des événements qu'elle relate, mais en est partie prenante, au même titre que d'autres, et apparaît donc aussi comme narratrice autodiégétique, même si elle semble perdre son individualité en se fondant dans le flot collectif de l'histoire,

¹⁵ Annie Ernaux, « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte : Entretien avec Nathalie Crom », dans *Télérama* 3031 (mars 2008) : 30.

¹⁶ Annie Ernaux, *Les Années* : 158.

¹⁷ *Ibid.*, 239.

¹⁸ *Ibid.*, 238.

¹⁹ Annie Ernaux, « Entretien avec Isabelle Charpentier » (avril 2004) (non publié).

²⁰ Soit « une forme 'impersonnelle', à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de 'l'autre' qu'une parole de 'moi' ». Annie Ernaux, « Vers un 'je' transpersonnel », dans Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune, éd., *Cahiers RITM 6* (Nanterre : Université de Paris X, 1993) : 218. Cf. aussi, sur cet aspect, Élise Hugueny-Léger, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*.

²¹ Annie Ernaux, *Journal du dehors* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1993).

²² Annie Ernaux, *La Vie extérieure* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 2000).

²³ Annie Ernaux, « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte : Entretien avec Nathalie Crom » : 31.

d'une génération (de femmes) du siècle qu'elle (se) raconte à l'imparfait – autre choix crucial pour la narration –, ce temps « dévorant le présent au fur et à mesure jusqu'à la dernière image d'une vie. »²⁴ Mais Annie Ernaux va user d'autres ressources stratégiques pour pouvoir se faire, une nouvelle fois, « ethnologue de soi-même »²⁵ et des autres.

« Ethnologue de soi-même » et des autres...

Les Années s'ouvre sur un long préambule, suite d'instantanés fugaces plus ou moins triviaux, présentés sans ordre chronologique. Sans majuscule ni point, ils sont rédigés dans le style minimaliste, volontairement dépouillé d'effets littéraires, si caractéristique depuis *La Place*²⁶ de l'expression singulière de l'écrivaine. Dépourvus de toute mélancolie, ils constatent la disparition d'un monde. Cette ouverture donne le ton général du récit, composé de fragments de phrases entendues, commentant des événements ou des objets, mais aussi de sensations et d'images, immergés de la mémoire d'Annie Ernaux comme autant de « vestiges » spécifiques à une époque, puis raccordés de proche en proche à d'autres et, *in fine*, tendus comme des miroirs aux lecteurs. Ce *memento vitae* recourt d'emblée à la distanciation caractéristique du regard ethnologique. Car « ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains »²⁷, l'écrivaine va s'en servir pour explorer « l'intime et [le] social dans le même mouvement, en dehors de la fiction. »²⁸ Pour y parvenir sans tomber dans l'écueil nostalgique, Annie Ernaux va, une nouvelle fois, faire un usage (hétérodoxe) de méthodes et démarches sociologiques – cf. *infra* –, tant à travers le travail préparatoire en amont du texte que dans la structure syntaxique et la forme narrative du récit.

Entre littérature, sociologie et histoire, l'ouvrage apparaît en effet littéralement « composite » : il réédifie dans leur contexte sociopolitique des événements passés – non sublimés – de la vie quotidienne de l'écrivaine, mais aussi et indissociablement de toute une génération. Refusant, comme elle en a l'habitude depuis *La Place*²⁹, l'écueil misérabiliste comme la posture populiste, soucieuse aussi de ne pas céder à « la poésie du souvenir »³⁰ jugée trop « romanesque » – et rejetée jusque dans le titre finalement retenu pour l'ouvrage³¹ –, Annie Ernaux s'astreint à prendre appui sur des traces matérielles très hétérogènes et croise, imbrique ces fragments de réel intime et social, qui donnent au récit une double assise, à la fois documentaire et sensible.

Premier fil rouge de l'ouvrage, sont d'abord mises en scène douze photographies personnelles, situées et datées au dos, soigneusement choisies. Ces instantanés représentent l'auteure à différents âges de sa vie, dans la marche du temps qui passe. Contrairement à l'option retenue avec son compagnon Marc Marie en 2005 pour la co-rédaction de l'ouvrage *L'Usage de la photo*³², Annie Ernaux a décidé de seulement les décrire, sans les reproduire : au lecteur d'y substituer éventuellement les siennes, à condition toutefois de ne pas « sortir du texte »... Témoignant une nouvelle fois de la réflexion constante suscitée par la forme du récit, l'écrivaine justifie ce choix stratégique au regard du pacte de lecture directif qu'elle souhaitait instaurer, qui mise sur l'identification projective du lecteur :

L'aventure du livre aurait été différente avec la reproduction des photos, parce que la lecture du texte en aurait été changée fondamentalement. Il y a une primauté de l'image sur les mots, de l'image réelle sur celle qui se forme dans la tête quand on lit. [...] Je connais, j'éprouve, le pouvoir d'aspiration des photos, leur troublant effet de réel. Et le lecteur aurait fait un va-et-vient entre la photo et la description que j'en donne, dans une sorte de travail de vérification qui l'aurait sorti du texte, du glissement du temps. C'est l'histoire et l'évolution de l'individu Ernaux, constitué alors en personnage, qui se seraient

²⁴ Annie Ernaux, *Les Années* : 240.

²⁵ Annie Ernaux, *La Honte* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1997) : 38.

²⁶ Cf. Annie Ernaux, *La Place* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1984).

²⁷ Annie Ernaux, *Les Années* : 239.

²⁸ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* (Paris : Stock, 2003) : 36.

²⁹ La modification de la posture d'écriture initiée lors de la rédaction de ce premier récit à la première personne, qui la fait connaître en obtenant le prix Renaudot, constitue la seule rupture qu'Annie Ernaux reconnaisse dans son œuvre. Opposant le souci de la « vérité » à l'autofiction à laquelle des contresens l'assimilent encore parfois, l'écrivaine initie dès lors une forme renouvelée d'autosociobiographie. Cf. Isabelle Charpentier, « 'Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire' : L'Œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », dans *Contextes – Revue de sociologie de la littérature* 2 (2006), www.revue-contextes.net (visité le 4 septembre 2012).

³⁰ Annie Ernaux, « Entretien avec Grégoire Leménager » (2008), www.bibliobs.com (visité le 3 septembre 2012).

³¹ « J'ai longtemps tourné autour du titre. [...] J'hésitais, j'ai pensé aux *Jours du monde*, trop elliptique, puis à *La Lumière des années*, ou *La Lumière des dimanches*, mais c'était trop poétique. Puis, d'un seul coup, j'ai simplifié. » Annie Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot » : 85.

³² Cf. Annie Ernaux et Marc Marie, *L'Usage de la photo* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 2005).

imposées, tout le contraire du projet des *Années*. Jusqu'ici, aucun lecteur n'a regretté l'absence de mes photos, plusieurs m'ont dit qu'en lisant, ils « voyaient » les leurs...³³

Évitant le brouillage sociographique qu'ils auraient pu induire s'ils avaient été reproduits, ces marqueurs (absents) d'une époque, qui représentent « les formes corporelles et les positions sociales successives »³⁴ d'Annie Ernaux, fonctionnent ici surtout comme autant de portes ouvertes sur la mémoire individuelle de l'écrivaine – à la manière du tableau évoqué de Dorothea Tanning, *Anniversaire* – ou, comme elle le dit, d'« arrêts sur mémoire »³⁵, qui renvoient immédiatement aussi à celle du lecteur. Ces photographies de cette « autre 'elle' » qu'elle n'est plus ponctuent l'avancement chronologique de la remémoration tout en caractérisant socialement les époques traversées. Pour contrer toute velléité d'empoétiser les souvenirs, les événements sont à chaque fois recomposés subjectivement, non pas du point de vue de la femme mûre qu'Annie Ernaux est devenue, mais au contraire de celui, socialement situé, qui était alors le sien au moment des clichés. C'est donc à partir d'objets qui produisent du paradoxe que ce texte est initialement construit : d'anciennes photographies du sujet en train de s'écrire et qui, d'un même mouvement, en posent la présence passée et l'absence.

Dans la même logique, qui cherche à réintégrer fugitivement toutes les formes de celle qu'elle a été, l'auteure s'appuie également sur d'autres marqueurs décanaux qui scandent tout le récit : la description des transformations qui affectent les rituels repas de famille dominicaux, de ceux auxquels elle a assisté enfant à ceux qu'elle organise dorénavant en tant que grand-mère. Là aussi, il s'agit de rendre palpables les bouleversements de la société française depuis la deuxième guerre mondiale. Dans l'évolution des menus, celle des manières de table ou des conversations qui s'y nouent se dessine en effet une traversée du temps, qui n'est pas sans rappeler celle réalisée par Ettore Scola dans *Le Bal*, film référence de l'écrivaine.

Sont convoqués aussi, plus habituels sous sa plume depuis les années 1990, divers documents d'archives publiques ou privées, des souvenirs à la fois personnels et collectifs exposés comme des clichés, des choses vues et entendues dans la rue, à la télévision ou à la radio ; sont encore consignés des modes vestimentaires, des slogans publicitaires, des titres de films et de livres marquants, des chansons en vogue, des expressions populaires, jusqu'aux odeurs ressuscitées... qui viennent tous rappeler, à la manière d'un kaléidoscope d'entomologiste, « l'air du temps » d'une époque.

Enfin, l'écrivaine s'appuie sur le journal intime qu'elle tient irrégulièrement depuis l'âge de 16 ans³⁶, et surtout sur des milliers de notes sociohistoriques accumulées depuis une trentaine d'années. Explicitant la fonction et les usages de cette dernière source à « reconstituer le temps »³⁷ – le sien mais avant tout celui d'une époque – qui a très largement contribué à l'élaboration des *Années*, Annie Ernaux évoque aussi en creux l'hésitation générique qui a présidé à son utilisation :

Les notes [...], j'en ai partout chez moi, je croule sous les dossiers. Ce sont ces notes qui me permettent d'entrer dans une œuvre concertée. [On y trouve] des choses impersonnelles sur l'état de la société, les changements extérieurs. J'ai beaucoup de mémoire mais, souvent, les souvenirs me reviennent en lisant, en écrivant. Fréquemment, ce sont ces notations, ces images, qui m'ont permis de construire mon livre. Par exemple: une image de mon opération des amygdales à cinq ans, je revois l'hôpital, les enfants. J'entends les garçons et les filles qui parlent puis sont tous en train de pleurer. Pourtant, ce souvenir-là, en tant que souvenir personnel, ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est trouver une entrée, une conscience dilatée dans l'époque et me rappeler ainsi beaucoup d'autres choses qui vont s'accumuler, s'intégrer. [...] Les mots entendus, les images vues, c'est mon moyen de reconstituer le temps, de retrouver des images qui ne sont pas seulement les miennes mais qui replongent dans une époque. [...] C'était ma façon d'écrire, de me souvenir, sans faire une introspection. [...] Cependant, savez-vous quel était le titre du dossier où étaient contenues toutes mes notes sur ce livre depuis vingt ans ? « Somme romanesque » ! Car, au début, je pensais qu'il s'agirait d'un roman. Mais, une fois encore, ce n'est pas un roman, puisque tout y est exact.³⁸

³³ Annie Ernaux, « Entretien avec Marie-Laure Delorme », dans *Médiapart* (2 avril 2008), www.mediapart.fr/node/9969 (visité le 3 septembre 2012).

³⁴ Annie Ernaux, *Les Années* : 240.

³⁵ Ibid.

³⁶ Parallèlement à un « journal d'écriture » entamé beaucoup plus tardivement, en 1982, Annie Ernaux tient en effet depuis l'adolescence un journal intime, rédigé « sans visée littéraire particulière », sans « souci de forme ni d'astreinte à la régularité » et sans « trop 'prévoir' un lecteur. » Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* : 22-23. Au moment de la parution des *Années*, dont la rédaction a été appuyée sur cette source, l'écrivaine précise : « Le journal intime est un déversoir, un matériau brut. J'y confie des moments forts, il ne s'agit pas d'une tâche quotidienne. Il peut se passer de longues périodes sans que j'y note quelque chose et je ne le corrige pas. » Annie Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot » : 86.

³⁷ Ibid.

³⁸ Ibid.

À travers l'usage de telles archives, le récit revendique les méthodes de l'historien et du sociologue, mais recourt à la rhétorique littéraire de l'écrivain pour réélaborer les sources, construisant non seulement un sens mais aussi une littérarité.

Les Années commence avec le récit des origines, la guerre, le rationnement, la rareté de tout qui façonne l'enfance de la fillette. Elle devient une adolescente frustrée au « corps poisseux » qui imagine l'amour mais craint de tomber enceinte, puis une étudiante qui assiste à la naissance de la V^{ème} République, avant de découvrir les images déréalisées des guerres coloniales. L'enseignante mariée bourgeoisement se mue en mère lasse, « femme gelée » qui vit « par procuration » les événements de mai 68 sans en saisir sur l'instant l'importance historique. Militant au sein du Mouvement pour la Libéralisation de l'Avortement et de la Contraception (MLAC) fondé en 1973, elle connaît les premières avancées de la « condition féminine », mais aussi la fin des Trente Glorieuses et l'entrée dans la récession économique. C'est une femme mûre, bientôt divorcée, qui se réjouit de l'alternance de 1981 marquant l'arrivée de la gauche socialiste au pouvoir, porteuse d'espoirs de renouveau politique, promptement déçus. Les années 80 et 90, caractérisées par la diffusion de nouveaux biens de consommation et de communication, le culte de l'individu, de l'entreprise et de l'argent, le sida, le recul du féminisme et le retour de la droite au pouvoir, sont décrites – en accéléré – comme celles du désenchantement, de la précarité et de la déréalisation du langage. Les événements politiques et sociaux des six dernières décennies servent ainsi de toile de fond à une peinture des transformations sociétales autour de dates charnières, signifiantes d'un point de vue politique et social, les mois de mai 1968, 1981 et 2002. Annie Ernaux n'évoque sa vie privée que dans la mesure où elle rejoint celle de ses contemporains : avorter clandestinement à vingt ans, divorcer, enseigner en élevant seule deux fils, prendre un amant plus jeune, voir sa mère mourir de la maladie d'Alzheimer, s'occuper de sa petite-fille, avoir un cancer du sein... Son quotidien ne prend sens que resitué dans l'Histoire.

S'éloignant d'un travail littéraire classique de remémoration d'une existence individuelle – comme l'écrivaine le rappelle dans le récit lui-même³⁹ –, le pacte de lecture distinctif est explicite, qui marque la différence esthétique d'Annie Ernaux, la voie(x) nouvelle, littérairement distinctive, qu'elle propose : celle de l'« autobiographie impersonnelle »⁴⁰ et « collective » à la troisième personne, à la croisée de l'expérience historique et de l'expérience individuelle. Ce récit sur le temps et la mémoire veut atteindre ce que l'écrivaine appelle « la valeur collective du 'je' autobiographique » : il s'agit donc de parler de soi pour offrir aux autres le miroir où se reconnaître, de se servir de sa subjectivité pour « penser et sentir dans les autres », et finalement de composer « une autobiographie qui se confond avec la vie du lecteur »⁴¹. Le projet suggère bien l'idée que grâce au procès de lecture, qui va solliciter, dans le même mouvement, la mémoire, les souvenirs personnels de plusieurs générations de lecteurs différemment situés dans l'espace social, et/ou les réminiscences transmises par leurs proches plus âgés, le passé singulier de l'auteure devienne collectif et se transmette. C'est ce souhait (et ce résultat si l'on en croit les courriers lectoraux⁴²) qu'Annie Ernaux expose en entretien :

Nous sommes faits d'un temps commun, d'une époque, d'un même contexte historique et de ses représentations. Mais nous ne sommes pas faits du même contexte social. La première mémoire des *Années* s'ancre dans un milieu populaire d'origine paysanne, à travers l'éducation, les récits des parents, etc., mais au milieu d'un contexte plus général marqué par la publicité, l'apparition de nouveaux objets, par ce que l'on entend à la radio, le bruit de fond. Cette rumeur de l'époque, on l'enregistre inconsciemment en soi à tout moment et c'est ce qui nous lie tous, toutes générations confondues, dans le présent. [...] Pour les plus de cinquante ans, ce livre a opéré une réaction presque fusionnelle : ils ont eu envie de le donner à leurs enfants et petits-enfants, parce qu'ils ont l'impression qu'il y a un arrêt de la transmission entre générations, dans la vie de tous les jours. Je pense que c'est en partie vrai : il y a moins de transmission de la mémoire vécue, depuis une vingtaine d'années. Les plus jeunes disent que *Les Années* rend brusquement réel le passé de leurs parents, qui restait pour eux sans consistance.⁴³

Au fil des 242 pages du récit, l'écrivaine opère une sélection et un cadrage de faits précis, emblématiques ou dérisoires, d'événements de la « grande histoire » ou du quotidien, qui l'ont frappée, émue ou indignée tout au long de sa vie, qui se sont inscrits dans sa mémoire comme autant de traces de la vie qui a été la sienne mais pas seulement, ou de signes de l'époque qu'elle a traversée, et qu'elle a retenus, parfois comme malgré elle. Journal du monde « du dehors » donc, qui ne fait guère de place à l'introspection ou à la quête

³⁹ « Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle [l'écrivaine] ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité [...] ». Annie Ernaux, *Les Années* : 239.

⁴⁰ Ibid., 240.

⁴¹ Annie Ernaux, « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte : Entretien avec Nathalie Crom » : 34.

⁴² Rappelons que le succès public du livre est immédiat et massif : environ 115 000 exemplaires ont été vendus dans la collection originale qui a connu six réimpressions, et l'ouvrage est ressorti en poche dans la collection Folio en 2010.

⁴³ Annie Ernaux, « Entretien avec Serge Cannasse », dans *Panorama du médecin* 5102 (13 mai 2008) : 52.

identitaire, il peut aussi néanmoins se lire comme un journal « du dedans ». Car si les éléments disparates de la réalité sociale évoqués sur une soixantaine d'années prennent une cohérence, c'est précisément parce que l'observatrice les fonde dans son propre univers intérieur ; épisodes domestiques, moments clefs du monde intime et événements politiques ou sociaux de l'univers du dehors et du temps de l'histoire fusionnent par touches successives dans une autosociobiographie. À la fois « récit familial et récit social, c'est un tout », estime ainsi Annie Ernaux dans le texte même⁴⁴. Grâce à ce mouvement d'extériorisation se nourrissant du monde et des autres, le cas individuel se dilue dans le collectif, même s'il continue à dire quelque chose de « soi ».

Cette prétention politique⁴⁵ de « s'arracher au piège de l'individuel »⁴⁶ en devenant « l'ethnologue de soi-même »⁴⁷ et des autres, suggérée dans un pacte de lecture directif depuis *La Place*, a ainsi incité l'écrivaine, lectrice assidue de travaux sociologiques depuis les années 1970, à construire progressivement une posture que l'on pourrait qualifier de « singularisation dans la désingularisation », visant à dévoiler la vérité « objective » d'une condition socioculturelle, au-delà de la particularité des « cas » personnels. « Contiguïté et continuité mêlées »⁴⁸, notait justement un critique, contingence aussi, pourrait-on sans doute ajouter... Mais cette posture n'est pas sans ambivalence.

Les ambivalences stratégiques de l'autosociobiographie ernauxienne

« À jamais transfuge de classe »⁴⁹ comme elle aime souvent à se définir à la suite de Richard Hoggart⁵⁰ – qui constitue, avec Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et Claude Grignon⁵¹ –, sa principale (af)iliation sociologique revendiquée⁵², entrée en littérature « par effraction »⁵³, Annie Ernaux « situe [son] écriture dans

⁴⁴ Annie Ernaux, *Les Années* : 28.

⁴⁵ « Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins 'agissante', c'est la valeur collective du 'je' autobiographique et des choses racontées. [...] La valeur collective du 'je' dans le monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle. [...] Écrire [est] ce que je [peux] faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. [...] Les différents aspects de mon travail, de mon écriture ne peuvent pas être dépouillés de cette dimension politique : qu'il s'agisse du refus de la fiction et de l'autofiction, de la vision de l'écriture comme recherche du réel, de la vérité, une écriture se situant, au risque de me répéter, 'entre la littérature, la sociologie et l'histoire.' » Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* : 80-81.

⁴⁶ Annie Ernaux, *La Place* : 25.

⁴⁷ Annie Ernaux, *La Honte* : 38.

⁴⁸ Antoine Dézert, « Le Livre de mon bord », dans *Le Journal de l'Orne* (23 avril 1993) : 33.

⁴⁹ Annie Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot » : 84.

⁵⁰ Cf. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre : Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* (Paris : Minuit, coll. « Le Sens commun », 1971).

⁵¹ Cf. notamment Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes* (Paris : Seuil/Liber, 1997) ; Pierre Bourdieu, éd., *La Misère du monde* (Paris : Seuil, 1992). ; Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers : Les Étudiants et la culture* (Paris : Minuit, coll. « Le Sens commun », 1964) ; Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement* (Paris : Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970) ; Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire : Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature* (Paris : EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1989).

⁵² Nettement appuyée dès 1993, au moment de la parution de *Journal du dehors*, quand l'écrivaine évoque régulièrement, dans les interviews données dans la presse, l'ouvrage dirigé un an plus tôt par Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, cette source d'inspiration constante a fonctionné dans la trajectoire de l'auteure tant comme « une injonction » (Annie Ernaux, « Entretien avec Marie-Laure Delorme ») que comme une autorisation à écrire (cf. Annie Ernaux, « Épilogue : Raisons d'écrire », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, eds., *Le Symbolique et le social : La Réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu* (Liège : Éd. de l'Université de Liège, 2005) : 343-347). On veut pour preuve de cet attachement aux raisonnements du sociologue français ces trois extraits : « Comme enfant vivant dans un milieu dominé, j'ai eu une expérience précoce et continue de la réalité des luttes de classes. Bourdieu évoque quelque part 'l'excès de mémoire du stigmatisé' [cf. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*], une mémoire indélébile. Je l'ai pour toujours. C'est elle qui est à l'œuvre dans mon regard sur les gens, dans *Journal du dehors* et *La Vie extérieure*. » Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* : 69. C'est Annie Ernaux qui souligne. Ou encore : « C'est la littérature qui est première en moi : un roman écrit à 22 ans, en 62, refusé. Mais j'avais écrit à ce moment-là dans mon journal : 'en écrivant je vengerai ma race', ça voulait dire, le monde d'où je suis issue, les dominés selon Bourdieu. Sauf que ce que j'avais écrit, formel et idéaliste, n'avait aucune chance d'atteindre son objectif. Dans la mouvance de 68, la découverte des *Héritiers* et de *La Reproduction* de Bourdieu et Passeron sur fond de mal-être personnel et pédagogique a constitué, exactement, une injonction secrète à écrire pour, cette fois, plonger dans ma mémoire, écrire la déchirure de l'ascension sociale, la honte, etc. C'est évidemment une rencontre immense, déterminante. Par la suite, c'est dans Bourdieu que j'ai fortifié ma conception de l'écriture comme mise à jour du réel, la recherche d'autres formes que le roman. À vrai dire, il m'est impossible, s'agissant de Bourdieu, de séparer ce qui relève de l'écriture et de la vie, de mes engagements. » Annie Ernaux, « Entretien avec Marie-Laure Delorme ». Car, insiste-t-elle, « non seulement [Bourdieu] élargissait le champ de la connaissance, mais en même temps il apportait une forme de libération. Il me donnait la force de dire ce qui n'est pas forcément entendu dans la littérature. Cela m'a toujours accompagnée, bien que je ne me sente pas totalement à la hauteur de sa réflexion philosophique. » Annie Ernaux, *Écrire, écrire, pourquoi ? Entretien de Annie Ernaux avec Raphaëlle Rérolle* (Paris : Éd. de la Bibliothèque Publique d'Information/Centre Georges Pompidou, 2010),

un rapport de classe sociale », estimant impossible d'« écrire les mêmes choses quand on est né dans un milieu populaire et dans un milieu dominant. »⁵⁴ (Re)présentée comme un acte de fidélité de soi à soi par l'objectivation littéraire, une telle conception de l'écriture comme responsabilité sociale et politique, assise sur un souci obsessif d'exploration de la réalité (indissociablement intime et collective), éloignerait donc les récits du roman et de l'autofiction et, plus radicalement encore, de toute préoccupation esthétique⁵⁵, pour la rapprocher de la démarche sociologique. En 2000, à l'occasion de la parution de *La Vie extérieure*, l'écrivaine avait déjà saisi l'occasion d'affirmer la proximité tant des approches que des méthodes :

Tous mes livres sont sociologiques. [...] Il n'y a pas d'écart par rapport à la réalité, juste les faits. [...] Le *Journal du dehors* et *La Vie extérieure* sont pour moi des terrains d'expérimentation.⁵⁶

L'écartant de la représentation esthétique dominante de la littérature, la prétention scientifique de son œuvre apparaît, de fait, clairement assumée :

La littérature, ce n'est pas pour moi quelque chose qui fait rêver [...]. L'art pour l'art ne m'intéresse pas, ce n'est pas mon objet. [...] La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. [...] Pour moi, la littérature, c'est la recherche, la recherche du réel, parce que le réel n'est pas donné d'emblée. On me dit alors que dans ce cas, la littérature n'est pas de l'art. [...] La littérature, si elle est un art, demeure avant tout une science humaine...⁵⁷

Et ce, d'autant plus assurément estime-t-elle, que

[...] le transfuge de classe, comme l'émigré, est en position d'observateur et d'ethnologue involontaire, dans la mesure où il est éloigné à la fois de son milieu d'origine et de son milieu d'accueil.⁵⁸

La distanciation et l'objectivation sociologiques s'en trouveraient dès lors facilitées, tel un « privilège de classe » inversé. Annie Ernaux propose de fait dans tous ses récits une offre réflexive singulière de symbolisation de la trajectoire du « métis social »⁵⁹, en fournissant les éléments d'une analyse sociologique (plausible) tant de ce parcours sociobiographique que des effets qu'il a produits sur ses choix littéraires, et ce aussi bien grâce aux thèmes qu'elle aborde que dans le style – évolutif – qu'elle construit ou dans les dispositifs énonciatifs qu'elle adopte. Témoignages ethnographiques d'une expérience individuelle, mais aussi et surtout narration d'une forme de destin social épistémique à la fois d'une classe sociale, d'une génération et d'une génération de femmes, les textes de l'écrivaine sont fondés sur un pacte de lecture tout à fait spécifique, littéraire mais peu à peu sociologiquement instruit. Revendiquant une écriture « politiquement agissante » (elle affirme même qu'il s'agit d'une « arme de combat »⁶⁰), usant de l'autoréflexivité, de l'objectivation, de la distanciation critique et de la « montée en généralité » chères aux sociologues, l'écrivaine se veut ainsi littérairement porteuse de « la voix 'd'en bas', celle des classes

<http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/livre/?GCOI=84240100911590&fa=complements> (visité le 3 septembre 2012) : 15. Pour des mises en perspective sur cet aspect, cf. Christian Baudelot, « 'Briser des solitudes...' : Les Dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », dans Fabrice Thumerel, éd., *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux* : 165-176 et Michaël Kohlhauer, « La Littérature en plus : Annie Ernaux et Pierre Bourdieu », dans Michael Einfalt, Ursula Erzgräber, Ottmar Ette et Franziska Sick, éd., *Intellektuelle Redlichkeit : Literatur – Geschichte – Kultur. Festschrift für Joseph Jurt* (Heidelberg : Universitätsverlag, 2005) : 523-539.

⁵³ Annie Ernaux, « Dire l'injustice : Entretien avec Éric Lambien », dans *Pages des libraires* 63 (2000) : 10. Cf. aussi Annie Ernaux, « 'La Littérature est une arme de combat' : Entretien avec Isabelle Charpentier », dans Gérard Mauger, éd., *Rencontres avec Pierre Bourdieu* (Broissieux : Éd. du Croquant, 2005) : 159-175 et Isabelle Charpentier, « Produire 'une littérature d'effraction' pour 'faire exploser le refoulé social' : Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre autopsychobiographique d'Annie Ernaux », dans Michel Collomb, éd., *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980* (Montpellier : Publications de l'Université Paul Valéry – Montpellier III, 2005) : 111-131.

⁵⁴ Annie Ernaux, « Entretien avec Karim Azouaou », dans *Page des libraires* 1 (1993) : 22.

⁵⁵ « C'est une manière de rompre avec une certaine vision esthétique de la littérature. » Annie Ernaux, « Entretien avec Isabelle Charpentier » (février 1995) (non publié).

⁵⁶ Annie Ernaux, « Annie Ernaux : Une place à part. Entretien avec Jacques Pécheur », dans *Le Français dans le monde* 310 (mai-juin 2000) : 26-27.

⁵⁷ Annie Ernaux, « Entretien avec Isabelle Charpentier » (avril 2002) (non publié).

⁵⁸ Annie Ernaux, « Annie Ernaux, une romancière dans le RER : Entretien avec André Clavel », dans *L'Événement du Jeudi* (29 avril 1993) : 108-109.

⁵⁹ On emprunte l'expression à Claude Grignon, qui l'utilise pour qualifier Richard Hoggart. Claude Grignon, « Préface à Richard Hoggart », dans *33 Newport Street : Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises* (Paris : Seuil/Gallimard, 1991) : 8.

⁶⁰ Annie Ernaux, « 'La Littérature est une arme de combat' : Entretien avec Isabelle Charpentier » : 175.

dominées, [...] de [son] univers d'origine »⁶¹ – d'ailleurs souvent « prolétarisé » à cette occasion –, de sorte « qu'il n'y ait pas, en plus de l'injustice et de l'indignité sociale, l'indignité littéraire. »⁶²

Toutefois, cette posture singulière, dont *Les Années* constitue la quintessence, peut aussi s'analyser plus stratégiquement⁶³ comme visant, non sans ambivalence, à brouiller – si ce n'est subvertir – les frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie⁶⁴, pour construire *avant tout* une position *distinctive* dans le champ *littéraire*⁶⁵. Déplaçant par ses recherches formelles les lignes de l'autobiographie traditionnelle, maniant de mieux en mieux l'art du paradoxe générique, inventant des labels, cette œuvre inclassable se joue des critères doxiques et ambitionne, *in fine*, de créer un nouveau genre bouleversant les hiérarchies *littéraires* les mieux établies⁶⁶. En ce sens, la posture d'Annie Ernaux apparaît typique de celle des avant-gardes dominées : « l'entreprise de dévalorisation des canons esthétiques consacrés ou le retournement dialectique de la légitimité, par quoi les avant-gardes visent à saper l'ordre littéraire établi » tend en effet à opposer « aux valeurs reçues des valeurs exclues, celles-ci étant appelées à se substituer à celles-là »⁶⁷, au moins si les *outsiders* disposent de ressources symboliques suffisantes. La sociologie pourrait être de celles-là...

Brouillant les pistes et malmenant à l'envi les scènes d'énonciation, l'écrivaine constitue en effet, au moins depuis la contestation critique de *Passion simple*, la sociologie en caution stratégique et en capital symbolique, indissociablement distinctif et défensif, en vue de légitimer son projet proprement *littéraire*. De fait, l'usage ernausien de la sociologie, nourri de lectures et de contacts fréquents avec des sociologues proches de Pierre Bourdieu à partir du milieu des années 1980, est devenu de plus en plus conscient et explicite, tant dans les récits eux-mêmes que dans les nombreux discours d'encadrement que l'auteure livre dans la presse lors de la parution de chaque nouvel ouvrage. Affirmant un regard sociologique certes hétérodoxe, mais novateur et donc distinctif en littérature, travaillant sans cesse son style en ce sens, attirant de manière récurrente l'attention de critiques parfois dubitatifs sur le procès minutieux de création, refusant opiniâtrement de se laisser enfermer dans un label générique ou une école (« naturalisme », « populisme », « écriture féminine », « autofiction »...), tout en revendiquant – dans l'ambivalence encore⁶⁸ – des admirations « antibourgeoises » mais intellectuellement prestigieuses quoique hétéroclites⁶⁹, l'agrégée de lettres apparaît nettement investie dans les recherches formelles. Mais un tel procès, parcouru de tensions énoncées dans les récits eux-mêmes, ne peut s'accomplir que dans la dénégation : il s'agit « d'être dans le jeu » (littéraire) sans « y/en être »... ou plutôt en donnant toutes les marques ostensibles qu'on ne veut pas « y/en être ». Car, comme le note justement Fabrice Thumerel, Annie Ernaux, *in fine*, « n'accorde de pouvoir heuristique qu'à l'écriture de l'écrivain »⁷⁰... Ce faisant, elle participe inévitablement de la croyance dans le pouvoir des mots, cette *illusio* qui fonde le champ littéraire et permet aux écrivains sinon de bien jouer le jeu, au moins d'être dans le jeu. Même si elle réaffirme régulièrement qu'elle souhaite rester « au-dessous de la littérature »⁷¹, c'est aussi parce qu'elle ne cesse de donner des preuves du contraire qu'elle n'est pas exclue du jeu littéraire – les critiques ne s'y trompent d'ailleurs qu'à demi, même s'ils ne savent pas toujours quelle attitude adopter tant face à ces exhibitions/inversions de stigmates sociaux qu'à l'usage littéraire – *i.e.*

⁶¹ Annie Ernaux, « Entretien avec Karim Azouaou » : 22.

⁶² Annie Ernaux, « Annie Ernaux, une romancière dans le RER : Entretien avec André Clavel » : 108.

⁶³ Il n'est pas inutile de préciser ici avec Jérôme Meizoz que dans la théorie du champ littéraire proposée par Pierre Bourdieu, « la notion de stratégie' [...] ne suppose pas [...] une conception finaliste selon laquelle chaque écrivain lutterait consciemment pour son profit littéraire, sur le modèle implicite de l'*homo œconomicus*. » Jérôme Meizoz, *L'Œil sociologue et la littérature* (Genève : Slatkine Érudition, 2004) : 37.

⁶⁴ Cf. Wolf Lepenies, *Les Trois Cultures : Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (Paris : Éds. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991).

⁶⁵ « C'est vrai que je serais peut-être injuste de dire que je n'ai pas le sentiment quand même de faire de la littérature. » Annie Ernaux, « Entretien avec Isabelle Charpentier » (février 1995) (non publié).

⁶⁶ « J'ai envie de faire éclater le concept de littérature. » Annie Ernaux, « Entretien avec Isabelle Charpentier » (janvier 1997) (non publié).

⁶⁷ Pascal Durand, « D'une rupture intégrante : Avant-garde et transactions symboliques », dans *Pratiques* 50 (1986) : 36.

⁶⁸ Usant de l'antiphrase, Annie Ernaux confirme cette posture en porte-à-faux : « J'ai aussi une forme de... non pas la prétention de faire de la littérature, mais de... d'employer les mots qu'il faut... le monde de la lenteur etc., comme Pavese. Donc à ce moment-là, c'est plutôt esthétisant [insistante] quand même... Comme Céline [insistante] [...], qui ne fait pas de roman non plus spécifiquement et qui a été très porté vers la littérature... et dont je me sens très proche. » Annie Ernaux, « Entretien avec Isabelle Charpentier » (février 1995) (non publié).

⁶⁹ Dans la tribu d'élection d'Annie Ernaux, lui permettant de légitimer sa propre énonciation spécifiquement littéraire, on peut notamment citer Carver, Pavese, Pérec, Steinbeck, Dos Passos, Céline, Camus, Nizan, Sartre, Beauvoir, Breton, Maupassant ou encore Proust...

⁷⁰ Fabrice Thumerel, « États critiques/écrits critiques : Entretien avec Annie Ernaux ».

⁷¹ Annie Ernaux, *Une Femme* (Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1988) : 106.

hérétique – de la démarche sociologique, lesquels contraignent, au moins partiellement, leur entreprise exégétique.

Jouant sur les deux tableaux et faisant alternativement jouer l'un contre l'autre, Annie Ernaux peut ainsi prétendre conserver les profits symboliques liés à cette délicate posture de « l'entre-deux »⁷², même si son projet y perd parfois en clarté...

Références bibliographiques :

Œuvres, articles et entretiens d'Annie Ernaux

- Annie Ernaux et Marc Marie. *L'Usage de la photo*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 2005.
- Ernaux, Annie. *La Place*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1984.
- . « 'La Littérature est une arme de combat' : Entretien avec Isabelle Charpentier », dans Gérard Mauger, éd., *Rencontres avec Pierre Bourdieu*. Broissieux : Éditions du Croquant, 2005 : 159-175.
- . « Annie Ernaux : Une place à part. Entretien avec Jacques Pécheur », dans *Le Français dans le monde* 310 (mai-juin 2000) : 26-27.
- . « Annie Ernaux, une romancière dans le RER : Entretien avec André Clavel », dans *L'Événement du Jeudi* (29 avril 1993) : 108-109.
- . « Dire l'injustice : Entretien avec Éric Lambien », dans *Pages des libraires* 63 (2000) : 10.
- . « Entretien avec Christine Ferniot », dans *Lire* (février 2008) : 84-89.
- . « Entretien avec Grégoire Leménager » (2008). www.bibliobs.com (visité le 3 septembre 2012).
- . « Entretien avec Isabelle Charpentier » (avril 2002) (non publié).
- . « Entretien avec Isabelle Charpentier » (avril 2004) (non publié).
- . « Entretien avec Isabelle Charpentier » (février 1995) (non publié).
- . « Entretien avec Isabelle Charpentier » (janvier 1997) (non publié).
- . « Entretien avec Karim Azouaou », dans *Page des libraires* 1 (1993) : 22.
- . « Entretien avec Marie-Laure Delorme », dans *Médiapart* (2 avril 2008). www.mediapart.fr/node/9969 (visité le 3 septembre 2012).
- . « Entretien avec Serge Cannasse », dans *Panorama du médecin* 5102 (13 mai 2008) : 51-54.
- . « Épilogue : Raisons d'écrire », dans Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, éd. *Le Symbolique et le social : La Réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*. Liège : Éditions de l'Université de Liège, 2005 : 343-347.
- . « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte : Entretien avec Nathalie Crom », dans *Télérama* 3031 (mars 2008) : 30-34.
- . « Vers un 'je' transpersonnel », dans Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune, éd. *Cahiers RITM* 6 (Nanterre : Université de Paris X, 1993) : 218-220.
- . *Écrire, écrire, pourquoi ? Entretien de Annie Ernaux avec Raphaëlle Rérolle*. Paris : Éditions de la Bibliothèque Publique d'Information/Centre Georges Pompidou, 2010. <http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/livre/?GCOI=84240100911590&fa=complements> (visité le 3 septembre 2012).
- . *Journal du dehors*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1993.
- . *L'Écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Paris : Stock, 2003.
- . *La Honte*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1997.
- . *La Vie extérieure*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 2000.
- . *Les Années*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 2008.
- . *Passion simple*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1992.
- . *Une Femme*. Paris : Gallimard, coll. « Blanche », 1988.
- Dézert, Antoine. « Le Livre de mon bord », dans *Le Journal de l'Orne* (23 avril 1993) : 33.

Ouvrages universitaires

- Bacholle, Michèle. « Annie Ernaux », dans *Un passé contraignant : Double Bind et transculturation*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 2000 : 27-70.
- Danielle Bajomé et Juliette Dor, éd. *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*. Paris, Klincksieck, coll. « Circare », 2011.

⁷² Cf. Fabrice Thumerel, éd., *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux*.

- Baudelot, Christian. « 'Briser des solitudes...' : Les Dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », dans Fabrice Thumerel, éd. *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux*. Arras : Artois Presses Université/SODIS, 2004 : 165-176.
- Bishop, Michael, éd. *Thirty Voices in the Feminine*. Amsterdam : Rodopi, 1996.
- Bourdieu, Pierre. *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil/Liber, 1997.
- éd. *La Misère du monde*. Paris : Seuil, 1992.
- Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron. *Les Héritiers : Les Étudiants et la culture*. Paris : Minuit, coll. « Le Sens commun », 1964.
- *La Reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris : Minuit, coll. « Le Sens commun », 1970.
- Charpentier, Isabelle. « De corps à corps : Réceptions croisées d'Annie Ernaux », dans *Politix* 27 (1994) : 45-75.
- « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux : Ambivalences et malentendus d'appropriation », dans Fabrice Thumerel, éd. *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux*. Arras : Artois Presses Université/SODIS, 2004 : 225-242.
- « Produire 'une littérature d'effraction' pour 'faire exploser le refoulé social' : Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux », dans Michel Collomb, éd. *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*. Montpellier : Publications de l'Université Paul Valéry – Montpellier III, 2005 : 111-131.
- « 'Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire' : L'Œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », dans *Contextes – Revue de sociologie de la littérature* 2 (2006). www.revue-contextes.net (visité le 4 septembre 2012).
- « Des passions critiques pas si simples... Réceptions critiques de *Passion simple* d'Annie Ernaux », dans Juliette Dor et Marie-Élisabeth Henneau, éd. *La Femme et le livre*. Paris : L'Harmattan, coll. « Des Idées et des femmes », 2006 : 231-242.
- Chossat, Michèle. *Ernaux, Bâ, Redonnet et Ben Jelloun : Le Personnage féminin à l'aube du XIX^{ème} siècle*. New York : Peter Lang, coll. « Francophone Cultures and Literatures », 2002.
- Durand, Pascal. « D'une rupture intégrante : Avant-garde et transactions symboliques », dans *Pratiques* 50 (1986) : 31-45.
- Fell, Alison. « Recycling the Past : Annie Ernaux's Evolving *écriture de soi* », dans *Nottingham French Studies* 41, n°1 (Spring 2002) : 60-69.
- *Liberty, Equality, Maternity in Beauvoir, Leduc, Ernaux*. Oxford : University of Oxford Press, coll. « Legenda », 2003.
- Fernandez-Récatola, Denis. *Annie Ernaux*. Monaco : Éditions du Rocher, coll. « Domaine français », 1994.
- Grignon, Claude. « Préface à Richard Hoggart », dans *33 Newport Street : Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*. Paris : Seuil/Gallimard, 1991 : 7-21.
- Claude Grignon et Jean-Claude Passeron. *Le Savant et le populaire : Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1989.
- Hoggart, Richard. *La Culture du pauvre : Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris : Minuit, coll. « Le Sens commun », 1971.
- Hugueny-Léger, Élise. *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*. Oxford : Peter Lang, 2009.
- Kohlhauer, Michaël. « La Littérature en plus : Annie Ernaux et Pierre Bourdieu », dans Michael Einfalt, Ursula Erzgräber, Ottmar Ette et Franziska Sick, éd. *Intellektuelle Redlichkeit : Literatur – Geschichte – Kultur. Festschrift für Joseph Jurt*. Heidelberg : Universitätsverlag, 2005 : 523-539.
- Lepenes, Wolf. *Les Trois Cultures : Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991.
- McIlvanney, Siobhán. *Annie Ernaux : The Return to Origins*. Liverpool : Liverpool University Press, 2001.
- Meizoz, Jérôme. *L'Œil sociologue et la littérature*. Genève : Slatkine Érudition, 2004.
- Nathalie Morello et Catherine Rodgers, éd. *Nouvelles écrivaines : Nouvelles voix ?*. Amsterdam/New York : Rodopi, 2002.
- Saïgal, Monique. *L'Écriture : Lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf et Annie Ernaux*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 2000.
- Snauwaert, Maïte. « Les Années d'Annie Ernaux : La Forme d'une vie de femme », dans *Critical Review of Contemporary French Fiction* 4 (2012) : 102-113.
- Thomas, Lyn. *Annie Ernaux : An Introduction to the Writer and her Audience*. Oxford : Berg, coll. « New Directions in European Writing », 1990.

- Thumerel, Fabrice. « États critiques/écrits critiques : Entretien avec Annie Ernaux » (juin 2007). www.lib-critique.com (visité le 3 septembre 2012).
- . éd. *Annie Ernaux : Une Œuvre de l'entre-deux*. Arras : Artois Presses Université/SODIS, 2004.
- Tondeur, Claire-Lise. *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi, coll. « Monographie en littérature française contemporaine », 1996.